

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 131 (1986)
Heft: 5

Buchbesprechung: Saint-Ursanne, les Franches-Montagnes, Aarau en arrière-plan... : un officier de cavalerie héros de roman!

Autor: Weck, Hervé de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Saint-Ursanne, les Franches-Montagnes, Aarau en arrière-plan...

Un officier de cavalerie héros de roman!

Un ouvrage présenté par le major Hervé de Weck

Jean-François Deppierraz, pasteur au Crêt-Bérard et officier d'artillerie, vient de publier un roman qui a bénéficié de l'aide à la première œuvre littéraire de l'Office fédéral de la culture¹. Avec bonheur, les «sponsors fédéraux» ont détecté un auteur à la fois classique et profondément original, qui sait exploiter poétiquement les situations apparemment les plus banales.

La cavalerie suisse en 1946

Son roman évoque la cavalerie suisse et ses instructeurs dans l'immédiat après-guerre, lorsque les problèmes de places d'armes et de tir ne se posent pas. L'école de recrues d'Aarau, la période de «dislocation» arrivée, part s'installer à Saignelégier où les officiers et la troupe vivent en symbiose avec la population locale. Le colonel organise ordinairement un concours hippique auquel il invite les cavaliers de la région.

S'ils sont férus de ce genre d'activité, les officiers dragons ne comprennent pas tous que «le combat de rencontre sort des missions possibles pour la cavalerie du XX^e siècle.» Pendant les manœuvres, il y a encore des «andouilles urbaines aggravées d'une particule» qui croient vivre à l'époque de

Louis XIV et qui envoient leur escadron *insulter* l'artillerie: «des gamelles brinqueballaient, des bêtes respiraient et pissaient, et un universel gromellement s'en prenait au cacao tiède, (...) aux montures en train de vous marcher sur les pieds, à l'armée, à la nuit, à la création et au Créateur!»

Les chevaux de bât, les *bocks*, sont de «malheureuses carnes passant de main en main, brusqués par leurs *bockchauffeurs*, eux-mêmes victimes encombrées de deux chevaux, harcelées par l'obligation d'étriller, de seller, de bâter, de nourrir et de conduire leur propre cheval et leur *bock* (...).»

Un amour sans passion...

Très classique, Deppierraz limite l'intrigue et les péripéties de son roman au strict minimum. A la fin de la Deuxième Guerre mondiale, François, un officier instructeur de cavalerie qui, jusque-là, «prenait la vie comme une course d'obstacles où il se précipitait pour franchir ce qui lui paraissait difficile» prétend vivre avec

¹Deppierraz, Jean-François: *Le huitième jour*. Lausanne, L'âge d'homme, 1985. 174 p. Un compte rendu de ce roman, moins consacré à la dimension militaire, a paru dans *Le Démocrate*. (Voir aussi RMS 4/86.)

Geneviève un amour sans passion, sans bluff, sans manœuvres de séduction. Il veut accueillir la jeune femme «tout entière, au-delà des apparences et au-delà du bon et du mauvais». Et ils se parlent dans un langage voilé ou provocateur, souvent avec une grande sincérité, se disant tout, sauf les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre.

Le départ de Geneviève amène François à faire le point : «Cette fille et moi étions deux drôles de cocos en train de mener une partie saugrenue... Ma partenaire suivait des règles à elle et ne cessait de me poser des questions aiguës... Je n'ai su ni l'aimer ni être reconnu d'elle... Je voulais l'aimer en lui offrant un regard qui l'accueille... Mais avec le temps, je n'ai su que me passionner et loucher... En face des femmes, je me découvre comme le propriétaire d'une discothèque minable, remettant perpétuellement les mêmes rengaines dont je suis le premier écœuré, alors que pour Geneviève j'ai voulu sortir mon violon de son étui et lui jouer un air neuf, composé pour elle... Il faut croire que je ne communiquais plus guère avec moi-même. Je vivais loin de moi, hors de moi... J'ai reporté sur elle avec frénésie un brusque besoin de me comprendre...»

On se trouve très loin des stéréotypes véhiculés par Maupassant ou par Zola, chez qui l'officier de cavalerie est toujours grand, gros, fort, bête et coureur de soubrettes.

François vient d'une famille désar-

gentée de propriétaires fonciers; il a fait des études de lettres couronnées par un doctorat sur l'Avenches romaine. Son violon l'accompagne partout, même en manœuvres. Catholique pratiquant, il se sent des inclinations pour la vie de trappiste. Geneviève, venue en Suisse pour échapper à l'hystérie de la libération, sort de la haute bourgeoisie parisienne présente à toutes les réceptions mondaines. En faisant la noce et en passant d'un homme à l'autre, elle se venge de son père, un coureur de jupons invétéré, qui a collaboré avec les Allemands.

... mais une passion partagée

Ses aventures, elle les raconte à François, en enfant désemparée qui cherche des claques. Leurs chamailleries indiquent, en définitive, «une attirance impossible à exprimer autrement». Les sentiments profonds pointent lorsqu'ils parlent de... leurs chevaux, une passion commune qui leur permet de se mieux comprendre.

L'auteur exploite avec beaucoup de finesse les sens dérivés d'expressions techniques utilisées dans les milieux équestres pour suggérer le contenu sous-jacent des conversations entre Geneviève et François. A d'autres moments, les propos croustillants des officiers, même leur français fédéral dédramatisent la situation ou servent ultérieurement de justification à des images poétiques qui, sans eux, flotteraient dans le vide. Le capitaine Sparg,

l'ami et le conseiller, demande innocemment: «Est-ce qu'elle est au moins frégate (fringante) ta Parisienne?» Ce mot estropié orientera à plusieurs reprises les pensées des héros. François, regardant Geneviève, s'émerveillait de «naviguer de conserve avec sa frégate sans trop l'approcher. Elle-même se réjouissait peut-être simplement de donner le joli spectacle de sa sortie toutes voiles dehors.» A un autre moment, Sparg se sent obligé de rabrouer son camarade: «Deux gentils amis platoniciens qui cultivent la conversation française, et toi tu deviendras le Tristan de cette Isold pour petits concours hippiques. (...) et moi j'écouterai tes lamentations au clair de lune.»

En manœuvres dans le Jura

François fait la connaissance de Geneviève à Saignelégier. Il va l'emmener à Saint-Ursanne, à bord de l'Hotchkiss de Sparg. Les deux jeunes gens, qui jouent aux touristes, voient la ville à travers un émoi qu'ils se cachent soigneusement. François, capitaine poète, refait à sa manière un chapitre de *Cités et Pays suisses*. Gonzague de Reynold apprécierait la situation! «Saint-Ursanne (...), c'est la ville à laquelle on rêve d'arriver un soir avec quelqu'un qu'on aime bien. (...) la grosse collégiale, au milieu du bourg,

c'est la mère poule qui a donné la vie et qui rassemble ses petits autour d'elle. (...) Dans ce désert de sapins, de rocs et d'eau, Saint-Ursanne est une présence maternelle.»

Les Franches-Montagnes défilent à l'allure du pur-sang qui emporte François en manœuvres. Des silhouettes fugitives bordent les chemins de cinquième classe qu'empruntent les dragons. Elles apportent un peu de cette chaleur pleine de pudeur des habitants du haut-plateau. N'est-ce pas à cheval ou à pied que l'on communique le mieux avec un paysage et avec les hommes qui lui donnent sa vraie dimension?

Jean-François Deppierraz a su créer des personnages attachants. Geneviève, malgré ses passades et son goût pour la provocation, on la sent fragile et, en définitive, pitoyable. Sa rencontre avec un officier d'une armée qu'elle qualifie «d'opérette» lui permettra peut-être d'assumer l'échec de sa vie. Quant à François, qu'il épouse une autre femme ou qu'il parte pour la trappe, ces instants fugitifs resteront gravés au plus profond de lui-même. Traiter d'une manière inattendue l'éternel problème de l'amour, rester dans les demi-tons, privilégier le «non-dit», voilà des qualités qu'on apprécie chez un romancier. Espérons qu'il se remette à l'ouvrage!

H. de W.